

„L’UNIVERS DE ZDZISLAW BEKSINSKI”

(„Panorama Pólnocy” N° 6, 08.02.1981r.)

Seuls les tableaux suspendus sur l’un des murs, le chevalet et les pinceaux suggèrent qu’on se trouve dans un atelier. La pièce dans laquelle crée Zdzislaw Beksinski – peintre, en rien ne rappelle un classique atelier de peintre. Les murs sont couverts d’étagères. Sur les étagères des cassettes de magnétophone, nombreux amplificateurs des hauts parleurs, plusieurs lampes sur des longs bras en métal.

- Quels ont été vos rêves ces dernières nuits ?

- Depuis un bon moment je n'ai pas eu de rêves. Je peins beaucoup ces derniers temps et il se peut que je déclanche ainsi dans la journée le mécanisme cérébrale qui favorise les rêves de nuits. Les rêves les plus intéressants je les ai eu dans mon enfance et dans ma jeunesse. J'ai peins à peine deux ou trois tableaux directement inspirés par des rêves. Les songes de nuits et les rêves dans l'état d'éveil possèdent le même mécanisme de la libre association d'images. En psychanalyse il est indifférent que le patient raconte un rêve authentique ou bien inventé. Sa psyché est encodée dans chacun d'eux.

- Votre peinture porte des caractéristiques du surréalisme. Ainsi donc, les spectres et les monstres qui émergent des ténèbres dans vos tableaux doivent avoir leurs racines dans les songes.

Les surréalistes postulaient justement cette méthode de création, et si quelque chose me relie au surréalisme, c'est seulement cette méthode de la libre association d'images. C'est peut-être une désignation trop rigoureuse. Je ressens davantage un lien avec la peinture du XIX^e siècle, qu'avec le surréalisme. Bien sûr, les influences du surréalisme sont visibles dans ma peinture, mais il m'indiffère quel tampon me sera apposé par les critiques.

- Vous faites partie de ces artistes, peu nombreux, qui vivent un peu à l'écart. J'ai l'impression que vous vous enfermez dans votre atelier, comme dans une cage et vivez uniquement dans l'univers de votre vie intérieure. Vous avez même abaissé le store de votre fenêtre.

Mais c'est tout simplement par ce que le soleil brille! Ce qu'on qualifie de la vie artistique m'ennuie. Rien que le fait de devoir encadrer mes tableaux, je le considère comme une perte de temps. Je sortirais volontiers de cette cage, si cela valait la peine, c'est-à-dire si Varsovie offrait un grand nombre de films, de concerts et d'autres choses.

Je ne suis pas à l'aise dans des concerts. Observer les musiciens et le directeur m'empêche de bien recevoir la musique. J'ai pris l'habitude d'écouter la musique du magnétophone et des disques, sans lui prêter l'attention, car entre-temps je peins. J'ai des hauts parleurs disposés tout autour de la pièce. J'entends la musique de toute part. Sans elle je ne sais pas peindre.

- Je suppose que vous êtes devenu dépendant de la musique.

Peut-être je suis dépendant des sons provenant d'une bande magnétique. Les objets sur mes tableaux et tout ce qui s'y passe est subordonné à l'idée, à la structure, à l'architecture d'une œuvre musicale de la deuxième moitié du XIX siècle.

J'aime le plus la période post wagnérienne. Il me semble que je construis les points culminants dans un tableau de la même manière qu'ils sont construits dans un poème symphonique de cette période. C'est toutefois ma supposition subjective et non une

interprétation d'une partition donnée. Cela se rapporte bien sûr seulement à la période post wagnérienne dans la musique, car, par exemple, je ne trouverai pas la même corrélation avec les œuvres baroques.

- Portez-vous l'idée d'un nouveau tableau un certain temps dans la tête, ou bien ce n'est qu'à la rencontre de l'isorel que vous réveillez vos apparitions et fantômes ?

Non. Je n'attaque pas le tableau tant que je n'ai pas l'entière idée dans la tête. Mais plus d'une fois, dans la première vingtaine de minute, cette idée est remplacée par une tout autre. Je suis attiré par la réalisation de ce qui me trotte dans la tête. Toutefois, souvent je ne suis pas content de ce qui sort du pinceau et qui n'est pas adéquat avec ma vision.

Le premier jour du travail est le plus joyeux. Puis – au fil des journées – je deviens fatigué et suis de plus en plus convaincu que je suis en train de créer une « croûte ». Quand le tableau achevé est pendant longtemps accroché au mur à la maison, je

commence progressivement à m'y habituer et cesse de voir ses défauts. Le processus de peindre est un boulot fatigant. Peut-être pas au même degré que de couper du bois, mais il est fastidieux de peindre de petits détails qui se répètent et qui, en plus, on n'arrive à faire comme on le voudrait.

- Avant que vous commenciez de peindre vos tableaux pleins de mystère, vous étiez architecte, photographe...

- Oui, je photographiais il y a environ vingt ans de cela et puis je l'ai abandonné. J'ai constaté que je n'ai pas le type de l'imagination que doit avoir un photographe. Il doit être ouvert à la réalité et adapter son point de vue à ce qui existe. Moi en revanche j'étais ouvert uniquement sur mon univers intérieur. D'abord j'inventais toute prise, avec des objets et des hommes, et ce n'est qu'alors que je prenais l'appareil.

Après ces essais, plutôt que de prendre en photo ce que j'inventais, j'ai décidé de le peindre. A mes débuts de la création j'étais abstractionniste. Je soudais les sculptures - reliefs en métal. Lentement je m'approchais de ce que je fais actuellement. Je n'aurai jamais exposé mes travaux si les gens ne m'avaient pas poussé à cela. Je suis l'exemple même de maniaque, qui crée pour le tiroir et trouve de la satisfaction dans le seul fait de peindre.

Les critiques voient dans vos tableaux beaucoup d'érotisme, d'angoisse, d'obsessions. Ils sont l'émanation des désirs humains.

On peut trouver beaucoup d'angoisse et d'obsession chez chaque peintre. Mes angoisses sont assez faciles à trouver. Comme tout un chacun j'ai peur de la mort, mais c'est une peur assez banale. D'ailleurs je suis tellement immergé dans mes obsessions, qu'il m'est difficile de m'en rendre compte. Je suppose toutefois que l'homme ne découvre jamais

ses secrets profonds. Chacun de nous se met plusieurs masques successifs ou bien change ceux que la nature ou les circonstances obscures de la vie lui ont mis.

Vos compositions picturales ne portent pas de titres. Alors les spectateurs sont libres d'interpréter ces tableaux, sur lesquels les ténèbres contiennent de la lumière, le beau peut se présenter comme une chose hideuse, et la menace de la mort se cache dans l'amour – comme l'a écrit l'un des critiques.

Oui, le gens trouvaient toute sorte de choses dans mes tableaux. Le rôle essentiel incombe ici à la psyché du spectateur. Il arrive que ceux qui ont une âme quelque peu poétique arrivent à des supputations que je ne comprends pas. Malheureusement tout le monde est habitué à ce qu'on doive interpréter les tableaux. Alors que, je crois, ça devrait être comme ça : ça me plaît et ça ne me plaît pas. Ce genre de perception me permet de garder ma propre interprétation et ne pas y toucher.

Est-ce que vos propres expériences intérieures sont la seule source de votre inspiration créatrice ? Ou bien la poésie, la littérature aussi ?

Je suis un peu sourd à la poésie. Quand on m'en offre un petit tome je n'arrive qu'à péniblement passer le premier vers. Il en est comme avec une table sur laquelle se trouvent cent bouteilles de vermouth sucré, alors que j'ai envie d'un seul verre. Si je dois avaler tout ça, je me trouve mal. Je lis peu ces derniers temps. Je ne regarde presque plus de télévision. Le seul genre d'art avec qui je cohabite c'est la musique, que d'ailleurs je ne connais pas professionnellement, bien que dans mon enfance j'ai pris des leçons de piano.

- J'ai entendu dire, que vous vouliez devenir compositeur...

Oui, parce que la musique c'est le plus magnifique des arts. Elle se déroule dans le temps. Ce qu'on ne peut pas dire du tableau. Le tableau est mort. Peut-être ce qui serait encore

plus magnifique ce serait un film pur, relié à la musique. Pur dans ce sens qu'il serait libre de l'esprit commercial et des pressions politiques, un film qu'on ne peut donc qu'imaginer, mais qui n'existe pas. Je dois admettre qu'au fond, mis à part la musique et la peinture, ainsi qu'un intérêt de hobbiste pour la technique, rien n'existe pour moi. C'est un faux pas, mais je dois admettre que je ne vais même pas dans des expositions plastiques. Ce n'est que par hasard que je me suis trouvé ces derniers temps à «Zacheta» dans cette grande exposition, qui présentait le milieu varsovien, car une connaissance m'a convaincu que ça valait la peine. A chaque fois qu'un tableau me plaisait, il s'avérait que son auteur fut une femme. Peut-être c'est vrai que les femmes prennent le timon dans l'art, ou que j'ai la nature d'une femme ! Pour dire vrai ce que j'ai remarqué c'est un coin de parquet à «Zacheta» qui s'est décollé et s'est ébréché... Je ne mettrai pas de parquet chez moi. C'est risqué.

Interlocuteur : Iwona Rajawska